

CHAPITRE VI

PREMIÈRES MISSIONS A POITIERS — PÈLERINAGE A ROME

Je vous révère
O Vicaire de Jésus-Christ.
Vous êtes mon guide et mon Père,
Et l'organe du Saint-Esprit;
Je vous révère.

La vocation, à laquelle Montfort se sentait appelé de Dieu, était avant tout celle de missionnaire. Le ciel lui avait d'ailleurs départi à cette fin d'admirables qualités. Le moment est venu pour lui de s'en servir et d'exercer son zèle, non plus dans l'enceinte étroite d'un hôpital, mais dans de vastes contrées dont il va réveiller la foi. Désormais, selon son expression, il sera « comme ces nuées tonnantes et volantes, qui vont où les pousse le souffle de l'Esprit-Saint. »

En sortant de l'hôpital, Montfort alla s'offrir à M. de la Poype, pour faire des missions dans le diocèse de Poitiers. L'évêque agréa cette proposition, et cela d'autant plus facilement, qu'on ne lui demandait ni bénéfice, ni rétribution. Muni de pleins pouvoirs, le saint prêtre inaugura sa carrière apostolique au faubourg Montbernage, vers le commencement de 1705. La tâche était difficile, car ce quartier était un repaire de vices et de débauches. Éloignée de Sainte-Radegonde, sa paroisse, et laissée à sa profonde ignorance de la religion, cette pauvre population

d'ouvriers et d'artisans était en proie à toutes les misères morales. Néanmoins, fort de l'appui de Dieu et de sa sainte Mère, Montfort se mit à l'œuvre : il gagna bientôt le cœur de ces malheureux, en leur montrant de l'intérêt, en leur prouvant sa grande charité pour eux ; il leur parla de la dignité de leur âme, des récompenses promises aux pauvres dans l'Évangile. On l'entoura avec bonheur. Les prédications se firent, à défaut d'église, tantôt dans une grange, tantôt dans les rues et dans les carrefours ; elles produisirent dans les âmes les plus heureux résultats.

Une grande partie des désordres disparurent ; on abandonna l'habitude du blasphème et de l'ivrognerie ; le dimanche, reprenant sa place d'honneur, fut considéré comme le grand jour de la semaine, et religieusement observé.

Voilà le Bienheureux au fort du combat et déjà il triomphe ; tel il nous apparaîtra désormais jusqu'à sa mort. Partout où il passera, il ramènera Dieu, il ramènera la foi et la charité dans les âmes. Quel est donc son secret ? Quel est son grand moyen de conversion ? Il est bon de nous le demander, d'autant plus que la réponse à cette question nous donnera la vraie physionomie de Montfort, comme missionnaire. A Montbernage, il est déjà ce qu'il sera plus tard ; si, dans les autres missions, il s'élève quelques incidents variés, le fond reste le même.

Ce qui distingue notre Bienheureux des autres missionnaires, c'est ce qui le distingue des autres saints, nous voulons dire sa dévotion singulière envers la Très Sainte Vierge. Son âme, nourrie de cette manne céleste, avait été préservée du mal et avait grandi rapidement en grâce et en sagesse. Mais, comment un saint, qui n'a en vue que les intérêts de ses frères, pourrait-il garder un tel trésor sans le communiquer ? Montfort veut donc que la dévotion

à Marie fasse dans les autres les merveilles qu'elle a produites en lui-même. La lettre qu'il écrivit aux habitants de Montbernage nous dit clairement que tel fut son mode d'apostolat. « Je prends la liberté de vous écrire, non pas pour vous apprendre des choses nouvelles, mais pour vous confirmer dans les vérités que je vous ai dites. » Et quelles sont ces vérités ? « Souvenez-vous, mes chers enfants, ma joie, ma gloire et ma couronne, d'aimer ardemment Jésus-Christ, de l'aimer par Marie, de faire éclater partout et devant tous votre dévotion véritable à la Très Sainte Vierge, notre bonne Mère, afin d'être partout la bonne odeur de Jésus-Christ. »

La maxime de saint Bernard : Marie est *ma grande confiance et toute ma raison d'espérer*, fut la devise du Bienheureux pour lui-même et pour ceux qu'il voulait ramener, ou conserver à Dieu. Comme le saint abbé, il se plaisait à répéter que toute grâce nous vient par Marie, comme par elle nous est venu l'Auteur de la grâce. Ses cahiers de sermons nous fournissent à ce sujet de précieux renseignements.

Le Bienheureux prêche-t-il le salut ? C'est par Marie, Mère des chrétiens. Enseigne-t-il la nécessité de la pénitence pour aller au ciel ? Il a soin d'attirer les pécheurs aux pieds de Marie, pour qu'elle les dispose et les ramène à Dieu.

Les promesses du Baptême sont un puissant secours au chrétien qui veut se maintenir fidèle à Dieu. Mais c'est par Marie qu'on se consacrera à Jésus-Christ. C'est Marie qui assurera ces résolutions. En effet, après avoir renoncé au démon et renouvelé les promesses de leur baptême, les fidèles venaient baiser les pieds de la petite statue de la Sainte Vierge, que Montfort tenait à la main, et disaient : « Je me donne tout entier à Jésus par les mains de Marie, pour porter ma croix tous les jours de ma vie. »

Chaque samedi était pour lui un jour de fête; le serviteur de Marie y prêchait la vraie dévotion à la Sainte Vierge, et il se surpassait lui-même dans ces occasions, s'élevant à la plus haute éloquence. Aux âmes converties, qui voulaient persévérer, aux âmes pieuses qui voulaient devenir parfaites, c'était toujours de sa part la même recommandation : « Aimez Marie, priez Marie. Unissez-vous à elle dans toutes vos actions, voyez-la dans tous vos exercices de piété, c'est un moyen de devenir parfait en peu de temps. »

Je fais tout en elle et par elle,
C'est un secret de sainteté
Pour être à Dieu toujours fidèle,
Pour faire en tout sa volonté.

« Quand l'Esprit-Saint a trouvé Marie dans une âme, il y vole, il y entre pleinement, il se communique à cette âme abondamment, autant qu'elle donne place à son Épouse, et y fait des merveilles éclatantes. »

C'est cette dévotion ardente, continuelle, communicative, qui explique les succès de Montfort, comme la force et l'onction de son apostolat. Sa vie, d'ailleurs, sanctifiée par cette admirable dévotion, était un prodige constant, qui frappait les peuples, et les disposait à recevoir sa parole. On le voyait toujours recueilli, toujours priant, son grand chapelet à la main, faisant, même au milieu des missions, plusieurs heures d'oraison par jour. En montant en chaire, il pouvait dire comme Jésus : *Ce discours n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé.* Il ne prêchait qu'après avoir consulté Dieu dans la prière, qu'après avoir puisé dans le Cœur de Jésus ce qu'il voulait répandre sur la foule. Souvent, on devait aller le chercher, au moment du sermon, on le trouvait à genoux devant son crucifix et sa petite image de Marie. Son cœur,

embrasé à la fournaise du divin amour, laissait alors sortir des paroles de feu.

Ce n'était pas assez de prier; il tourmentait son pauvre corps par mille austérités, s'armant contre lui de rudes disciplines et disant en riant, que *le coq ne chante jamais mieux qu'après s'être battu les flancs.*

Le Bienheureux avait coutume, partout où c'était possible, de réparer les sanctuaires de la Sainte Vierge, ou d'en édifier de nouveaux. Bientôt, ces lieux bénis devenaient des buts de pèlerinages, où l'on récitait le Rosaire à deux chœurs. Les serviteurs de Marie venaient retremper leur courage aux pieds de leur Mère, et se rappeler les résolutions qu'ils avaient prises pendant la mission.

C'est ce qui eut lieu à Montbernage. Avec les ressources que lui fournirent les habitants, Montfort acheta une grange abandonnée, en fit un oratoire, et y plaça une statue de Marie, qu'il nomma *Reine des cœurs*. Depuis lors, ce modeste édifice a été transformé en une véritable chapelle, lorsque les Filles de la Sagesse en ont pris possession en 1733.

La mission donnée dans l'église du Calvaire fut bénie de Dieu, mais, pour cela, irrita le démon, qui suscita un étrange incident. Le Bienheureux avait parlé avec un zèle ardent contre les mauvaises lectures et avait déterminé ses auditeurs à sacrifier tous leurs livres et tableaux impies ou obscènes. On les avait apportés et entassés devant l'église, pour en faire un feu de joie. A l'insu de Montfort, alors en chaire, quelques personnes, on ne sait dans quelle intention, placèrent sur ce monceau une figure de femme mondaine, grotesquement ornée. Aussitôt, le bruit se répandit que le saint missionnaire allait brûler le diable. M. de Villeroy, vicaire général, en fut vite informé. Déjà indisposé contre le missionnaire par les plaintes d'une dévote de haut parage, il accourut au Calvaire, sans plus

ample examen; là, trouvant Montfort en chaire, il l'interrompt brusquement et lui adressa, devant l'auditoire étonné, une réprimande sévère, en termes fort humiliants. Le saint prédicateur ignorait ce qui s'était passé; néanmoins, il n'ouvrit pas la bouche pour se plaindre; à genoux, dans l'attitude d'un coupable, il subit sans murmurer des reproches immérités. Ses seules paroles, après le départ de M. de Villeroy, furent celles-ci : « Mes frères, nous nous disposons à planter une croix à la porte de cette église, Dieu ne l'a pas voulu, nos supérieurs s'y opposent : plantons-la dans nos cœurs, elle y sera mieux que partout ailleurs, » puis il commença la récitation du chapelet.

Une chose toutefois affligeait profondément le cœur du saint prêtre : c'était de voir la foule se partager le monceau de livres et de tableaux corrupteurs. Que de mal tant d'objets impurs allaient encore faire dans les âmes ! Il n'était pas non plus sans inquiétude sur les conséquences de la triste scène qui venait d'avoir lieu. N'allait-il pas perdre la confiance du peuple ? Son ministère ne serait-il pas désormais stérile ? L'âme brisée, le Bienheureux passa la nuit en prières devant le Saint-Sacrement. Quelle ne fut pas sa joie au matin de voir les confessionnaux assiégés, de voir à la Table Sainte la multitude des fidèles se presser pour recevoir le Dieu de l'Eucharistie !

Après avoir remercié la Vierge Marie de ce bonheur inattendu, Montfort, du haut de la chaire, demande pardon aux assistants du scandale qu'il leur a causé la veille. Scandale, cette conduite si édifiante, cette héroïque humilité ? Le peuple ne l'entend pas ainsi. Il témoigne que ce n'est pas seulement de l'estime, de l'affection qu'il a pour son missionnaire, mais une véritable admiration. D'ailleurs, voici un autre vicaire général, M. Revol, nommé à l'évêché d'Oloron, qui vient réparer la sortie de son col-

logue. Il se plaît à relever le mérite de Montfort; il fait un magnifique éloge de ses éminentes vertus.

Plusieurs autres missions furent données en diverses paroisses de Poitiers. Le fait suivant, qui signala la mission de Saint-Saturnin (commencement de 1706), mérite d'être cité. Dans ce quartier se trouvait un jardin public, dit des *Quatre figures*. C'est là que se donnait rendez-vous la jeunesse libertine de Poitiers, pour commettre toutes sortes de crimes. Ce lieu infâme, en horreur à tous les honnêtes gens, Montfort résolut de le changer en un asile de prière et de charité. Pour obtenir ce résultat, il redoubla ses austérités. Le soir venu, après une rude journée passée en chaire ou au confessionnal, il se retirait dans ce jardin, y restait plusieurs heures de la nuit, priant avec une sainte ferveur, et frappant sans pitié sa chair innocente.

Les larmes et le sang du Saint avaient lavé les souillures de ce lieu maudit. Mais ce n'était pas assez. Pour tant de scandales, il fallait encore une réparation publique. A la clôture de la mission, la procession se rend au jardin. Là, Montfort parle à la multitude immense accourue de tous les points de la ville. Son exhortation est si pathétique, si émouvante son amende honorable, que tous les assistants, attendris jusqu'aux larmes, crient miséricorde. Tout à coup, une lumière surnaturelle éclaire l'âme du Bienheureux. Dans ce jardin, on verra un jour une maison de prières, desservie par des religieuses. Cette prophétie répand dans les cœurs une douce consolation. Quelques jours après, le charitable prêtre, trouvant un pauvre incurable abandonné de tout le monde, le charge sur ses épaules, puis le transporte dans une grotte du jardin; d'autres malheureux viennent bientôt s'adjoindre au premier. Ainsi commença l'hôpital des Incurables, dont les Filles de la Sagesse prirent la direction en 1758.

Dieu se plut à récompenser tant de zèle, tant de charité.

Les miracles germèrent sous les pas de Montfort. La femme du gouverneur de Poitiers, M^{me} d'Armagnac, était atteinte d'une maladie que les médecins déclaraient mortelle. Le Bienheureux dit la messe pour cette dame, puis, le Saint Sacrifice terminé, vint lui annoncer que, non seulement elle guérirait, mais qu'elle vivrait de longs jours pour le bonheur des pauvres. En effet, elle revint à la santé et continua encore vingt ans sa vie de bonnes œuvres.

C'est dans l'église des Pénitentes que Montfort s'attacha un jeune homme de l'Anjou, venu à Poitiers pour se faire Capucin. Le voyant dire le chapelet avec une grande piété, il fut charmé et lui dit : « *Suivez-moi* ; » aussitôt ce jeune homme se sentit attiré par la grâce et obéit docilement. Il fut le premier Frère coadjuteur de la Compagnie de Marie, sous le nom de Fr. Mathurin. Remarquons que la Sainte Vierge ne fut point étrangère à cette vocation. C'est le chapelet qui a été le premier trait d'union entre Montfort et son disciple.

Désormais, les deux grandes œuvres du Bienheureux ont leurs pierres fondamentales. Marie-Louise de Jésus représente la Sagesse ; le Bienheureux et le Fr. Mathurin représentent la Compagnie de Marie, l'un comme prêtre missionnaire, l'autre comme Frère coadjuteur : grains de sénevé, qui deviendront bientôt de grands arbres dans l'Église de Dieu.

Plus le merveilleux se montre dans cette existence, plus aussi on conçoit le dépit de l'enfer et sa haine contre le ministre du Seigneur. Aussi les démons s'acharnèrent-ils contre Montfort. Il se retirait parfois, entre ses missions, dans une maison de campagne près de Poitiers, pour s'y retremper dans la solitude et la prière. Un jeune clerc, qui lui tenait compagnie, a assuré avoir entendu plusieurs fois

un grand bruit dans la chambre du Bienheureux. Celui-ci alors s'écriait à haute voix : « Je me moque de toi, je ne manquerai point de force et de courage, pendant que j'aurai Jésus et Marie avec moi. Je me moque de toi. » On croit avoir un écho de ces luttes dans ce couplet de cantique :

Enfer jaloux, en vain ta foudre gronde,
Moi, je me ris de ta vaine fureur.
Et qui pourrait troubler ma paix profonde?
Marie est là, je m'endors sur son Cœur.

Des persécutions d'un autre genre lui étaient réservées à Poitiers. Le jansénisme, qui y était bien vivace, ne pouvait endurer plus longtemps les rudes coups de son redoutable ennemi. On résolut donc de se débarrasser de lui. On exploita l'incident de la mission du Calvaire et d'autres faits analogues. On trompa si habilement Mgr de la Poype, que le prélat envoya à Montfort l'ordre de quitter le diocèse. Le missionnaire prêchait alors une retraite aux religieuses de Sainte-Catherine. Se défendre en cette occasion, paraissait pour lui bien légitime, et, en tout cas, eût été facile ; plus d'un personnage influent aurait, au besoin, soutenu auprès de l'évêque la cause de l'accusé. Montfort prit le parti d'obéir sans réplique. La Providence ne voulait-elle pas, d'ailleurs, par ces événements, l'engager à partir dans les pays infidèles, où le portaient toujours ses attraites ? Pour s'en assurer pleinement, il se décida, de l'avis du P. de la Tour, son confesseur, à chercher la lumière au centre de la catholicité. A Rome, le Souverain Pontife lui indiquerait sûrement la volonté de Dieu, et en même temps, lui donnerait de salutaires avis et de paternels encouragements.

Avant de partir de Poitiers, l'apôtre adressa une sorte de lettre circulaire à ce bon peuple, qu'il avait enfanté

de nouveau à Jésus-Christ. C'est le résumé fidèle de son enseignement, mais dans des termes qui montrent la tendresse et la sollicitude d'un Père : « Souvenez-vous, mes chers enfants, ma joie, ma gloire et ma couronne, d'aimer ardemment Jésus et de l'aimer par Marie..... Aussi, ne manquez point à accomplir et pratiquer fidèlement vos promesses du Baptême, à dire tous les jours votre chapelet en public ou en particulier, à fréquenter les Sacrements, au moins tous les mois..... »

Au commencement du Carême de 1706, Montfort se mit en route pour Rome, voyageant à pied, son bâton à la main, sans autre bagage que sa Bible, son bréviaire, son crucifix et une image de la Sainte Vierge. Le Fr. Mathurin resta à Poitiers, en attendant le retour de son Père spirituel. Un jeune étudiant espagnol, s'étant proposé au Bienheureux pour compagnon, fut bien accueilli, mais à condition d'abandonner aux pauvres ses dernières ressources (30 sous!) et de vivre lui aussi à la Providence. Que de peines, d'humiliations et de fatigues ils eurent à endurer dans ce voyage! Mais, aux yeux de Montfort, tout cela était un gain, une monnaie précieuse pour acheter la divine sagesse.

Ce pèlerinage avait une trop haute importance pour que Marien'y occupât une place de choix. Comment notre pieux voyageur aurait-il pu passer près de Lorette, sans visiter le plus vénérable sanctuaire de sa Mère, cette petite maison apportée de Nazareth par les anges, que Jésus et Marie avaient habitée si longtemps? Quel bonheur pour lui de méditer, là même où il s'était accompli, sur le grand mystère de l'Incarnation, le mystère de Jésus vivant en Marie, le mystère propre de cette véritable dévotion qu'il avait la mission de prêcher au monde! Aussi, voulut-il séjourner pendant deux semaines auprès de ce célèbre

sanctuaire et y célébrer chaque jour le sacrifice de la messe. Sa dévotion pendant les saints mystères était telle, qu'un habitant de Lorette, profondément édifié, lui offrit l'hospitalité dans sa demeure.

La Vierge-Mère avait reçu les confidences de son enfant, elle allait sûrement appuyer de son crédit le succès de la grave affaire qui le menait à Rome. Plein de confiance, Montfort reprit sa course vers la Ville Éternelle. A peine le dôme de Saint-Pierre se montra-t-il à l'horizon, que le fils dévoué de l'Église se prosterna la face contre terre, en versant des larmes de joie; puis, quittant sa chaussure, il fit pieds nus le reste du chemin, tout entier aux graves pensées que lui inspirait la vue d'une ville si pleine de souvenirs divins.

Ce n'était pas la curiosité qui l'avait amené à Rome. C'est pourquoi les monuments purement artistiques furent laissés de côté. Seuls, les sanctuaires si riches en souvenirs de Rome chrétienne eurent le don d'attirer le saint voyageur, qui se prépara par la prière à l'audience du Saint-Père. Ce fut le 6 juin 1706, que, par l'entremise d'un Père Théatin, il fut admis en présence de Clément XI. Le Pape l'accueillit et l'écouta avec beaucoup de bienveillance; puis, comme Montfort lui exprimait le désir d'aller porter l'Évangile aux infidèles, Clément XI répondit : « Mon fils, vous avez en France un champ assez vaste pour exercer votre zèle; n'allez point ailleurs et travaillez toujours avec une parfaite soumission aux évêques, dans les diocèses desquels vous serez appelé. Dieu, par ce moyen, donnera bénédiction à vos travaux. » Ensuite, il lui recommanda d'enseigner la doctrine chrétienne au peuple et aux enfants, de raviver partout l'esprit du christianisme, en faisant renouveler les promesses du Baptême.

Le Souverain Pontife accorda au Bienheureux, avec le

titre de missionnaire apostolique, le pouvoir de bénir divers objets. Fortifié par les conseils du Vicaire de Jésus-Christ, et sûr de connaître la volonté divine, Montfort dit adieu à Rome et revint en France, le cœur débordant de joie, les yeux continuellement fixés sur le crucifix que le Pape avait indulgencié. Après les incroyables fatigues d'un voyage fait à pied, dans le cœur de l'été, il arriva le 25 août à Ligugé, près Poitiers, le visage tellement amaigri, tellement hâlé par le soleil, que le Fr. Mathurin eut de la peine à le reconnaître. Les ennemis du pauvre voyageur ne lui permirent pas de prendre un peu de repos à Poitiers. L'évêque, de nouveau circonvenu par eux, ordonna à Montfort de quitter la ville dans les vingt-quatre heures. Toujours obéissant, l'humble prêtre partit le soir même et s'en alla, à six lieues de là, faire une retraite chez un curé de ses amis.

On le voit, il ne devait guère connaître le repos et ne pouvait compter sur une paix quelconque avec ses ennemis acharnés. Le jansénisme, une fois parti en guerre, ne désarmera plus.

CHAPITRE VII

MISSIONS DANS LES DIOCÈSES DE RENNES, SAINT-MALO, SAINT-BRIEUC

Archange saint Michel, héros du Tout-Puissant,
Vous avez terrassé l'ennemi de sa gloire.
Combattez avec nous, donnez-nous la victoire;
Ici-bas comme aux cieux, montrez-vous triomphant.

La France chrétienne a deux grands patrons, envers lesquels elle s'est toujours montrée pleine de dévotion et de confiance : la Vierge Marie et l'archange saint Michel. C'est sous leur protection que Montfort va d'abord placer ses travaux apostoliques.

Son premier pèlerinage fut à Saumur, au sanctuaire de Notre-Dame des Ardilliers, où il passa aux pieds de Marie les fêtes de sa Nativité. De là, il se rendit au mont Saint-Michel. Les historiens du Bienheureux nous disent qu'il eut toujours une grande dévotion envers les anges. C'est lui qui, à Saint-Sulpice, avait introduit, ou, tout au moins, ramené parmi les séminaristes, la pieuse coutume de saluer leurs anges gardiens, en s'abordant. Pour lui, il ne manquait jamais, en passant par quelque endroit, de vénérer les Esprits bienheureux, protecteurs des lieux et des personnes. Le soir où l'Église célébrait les premières Vêpres de saint Michel, Montfort arriva au sanctuaire de l'archange. Avec quelle piété, quelle ferveur, se passa la journée du lendemain 29 septembre, on le devine. Saint Michel fut ardemment invoqué par son